

MONSIEUR GOGO

Il y a de cela quinze ans, M. Gogo a été nommé commis auxiliaire permanent au lieu de temporaire. Ça été le seul fait saillant de sa morne existence de petit employé. Ses collègues, les jeunes surtout, le taquinaient bien un peu, mais il y est habitué depuis longtemps. Non, ce qui l'inquiète depuis quelques jours, ce n'est pas son avancement, il en espère peu, ce n'est pas sa femme, il n'en a jamais espéré, c'est sa santé. Oui, décidément, depuis quelques jours, cela ne va pas.

Au surplus il n'est pas le seul à s'en apercevoir. L'autre matin, en entrant au bureau, le petit Buvard s'est récrié sur sa mine:

— "Comme vous êtes rouge, monsieur Gogo, comme vous avez les yeux battus! Il faut faire attention, monsieur Gogo, l'apoplexie vous guette!"

Et il a raison, le petit Buvard, M. Gogo se sent la tête lourde, son chapeau le gêne, il étouffe. Ce n'est pas qu'il soit jeune ni qu'il espère quoi que ce soit, mais tout de même, il voudrait bien ne pas mourir encore; il ferait si bon passer commis expéditionnaire!... Ah! la folie des grands! Pourvoir écraser ses voisins sous le poids de ses titres!... Mais non, M. Gogo s'emballe! Il n'espère plus rien, plus rien que la santé.

Le lendemain, les jours suivants, les collègues de monsieur Gogo le regardent avec une sollicitude qui l'inquiète, il sent qu'il va plus mal, que cela doit se voir. A la fin, le petit Buvard, domptant son émotion, s'est approché de lui, et parlant à voix basse:

— "Je ne voudrais pas vous inquiéter, monsieur Gogo, mais il me semble que votre tête enfle tous les jours, vous devriez faire attention."

M. Gogo reste atterré.

C'est vrai, ce qu'on lui dit là, il le remarque bien à la gêne, de plus en plus grande, qu'il éprouve chaque jour à mettre son chapeau; ô, mourir hydrocéphale!

Et le soir, en sortant, M. Gogo constate avec terreur qu'il ne peut plus du tout mettre son chapeau, la mort le guette!

Le pharmacien consulté a dit qu'il n'avait rien, mais dans son regard de pitié M. Gogo a compris le pieux mensonge que l'on fait aux désespérés. Morne, il s'est rendu chez son chapelier:

— "Il me faudrait un grand, grand chapeau pour hydrocéphale, le mien est trop petit maintenant, tenez, regardez."

Le chapelier tourne et retourne le chapeau, défait la coiffe.

— "Votre chapeau vous irait très bien, monsieur Gogo, si vous ne mettiez pas quatre journaux dans la coiffe."

Le voile se déchire... Patiemment, jour par jour, le petit Buvard a collé des bandes de papier dans le chapeau!... Ah!... le gredin! Joyeux et furieux, M. Gogo court à son bureau. Son chef l'y attend.

— "Je sais, monsieur Gogo, que vous êtes souffrant."

— Ah! monsieur, balbutie l'autre troublé, des montagnes de papier!

— "Je sais, je sais, interrompt le chef paternel, il y a eu beaucoup à faire: pour vous récompenser, je vous nomme au grade de commis-expéditionnaire."

M. Gogo pleure de joie, mais de-

ESCULAPERIES

(Etude de caractères... suite)

Ah! si le corps avait des ailes!

Mon savant confrère et ami, Adolphe Olivier, philosophe convaincu et grand admirateur d'Anatole Plante... pardon!... d'Anatole France, me définissait ainsi, l'autre matin, ce petit bijou dangereux qu'on appelle 'cœur' chez un jeune homme.

"Le cœur d'un jeune homme, me disait-il, c'est comme un wagon... faut toujours s'attendre à ce qu'il monte encore du monde!"

Je serais de l'avis de mon confrère philosophe s'il voulait admettre l'exception à la règle... Mais, devant son refus obstiné de me donner raison, je n'ai rien de mieux à faire que de le lui prouver.

Mon cher Adolphe, prenons un exemple frappant, un de ces exemples qui saute aux yeux parce que il est là devant nous tous les jours, miroitant, flambant, bien visible; prenons l'exemple d'Hector Prud'homme, notre confrère géant de 4ème année! Et maintenant dis-moi, Adolphe, si le cœur de celui-ci est bien ton wagon où ne cessent de s'empiler tes jolies voyageuses!

Hector, Hector, qui ne connaît Hector amoureux! Tu sais la chanson:

"Il était amoureux d'une blonde
aux grands yeux bleus"

Je ne sais trop si l'amie de notre confrère est brune, châtain ou blonde et si couleur d'azur tendre ou d'algues vertes sont ses yeux!... Mais ce dont je ne démords pas, c'est qu'il en est amoureux... oui, oui, Adolphe... amoureux!

"Ah! si le corps avait des ailes,
Me chantait-il dernièrement,
Tous les jours j'irais auprès d'elle
Chercher un baume à mes tourments."

Toutefois à défaut d'ailes, il faut te dire, Adolphe, qu'il a des jambes et qu'il sait très bien quatre fois la semaine où les diriger.

D'ailleurs, mon cher Olivier, si tu ne crois pas à la sincérité de l'amour chez un jeune homme, fais l'expérience utile que voici: Quatre fois la semaine, prends le tramway qui mène à "Ahuntsic" ou demeurera, disons, ta Mimi... Répète ce petit jeu... oh! mon Dieu, pas très longtemps... deux mois, tiens. Et tu me diras s'il en faut une dose de patience ou si tu veux d'amour pour s'astreindre à ce manège-là! Eh, bien! mon cher, notre ami Hector répète ce petit jeu quatre fois la semaine depuis quatre ans bientôt et cela sans se lasser jamais.

... Essaie, essaie deux mois et tu verras que tout cœur de jeune homme n'est pas ce wagon-tien où il faut s'attendre à ce qu'il monte encore et toujours de jolies voyageuses...

Encore, si tu m'avais dit, en comparant la femme aux potiches: "Tout à l'heure elle était là... et puis elle est partie: voilà la femme!... Tout à l'heure elle était intacte... et puis elle est cassée: voilà les potiches!... Oh! alors c'est différent; j'aurais avoué que tu as raison... et je ne me serais pas permis d'y intercaler d'exceptions..."

SOCRATE.

puis ce jour ses idées sur la filière administrative se sont singulièrement embrouillées.

REG.

LES MAMAMS DE FRANCE

CHANSON DE HALTE

Pour les nôtres. Campagne 1914-15-16.

La nuit sème son mystère...
Dormez soldats, sac à terre,
Contre vos fusils blottis:
Vagues dans le brouillard dense,
Voici les mamans de France
Qui vont bercer leurs petits.

Sous de vieux fichus que les doigts gourds pressent,
Ou l'écharpe souple à riche fermoirs,
Avec leurs yeux lourds des mêmes tendresses,
Toutes les mamans viennent chaque soir.

Vous ne voyez pas leurs formes connues
Heurter vos faisceaux en haut des chemins,
Mais vous sentez bien qu'elles sont venues
Au souffle apaisant qui tiédit vos mains.

La nuit lourde se déverse...
Dormez soldats, sous l'averse,
Contre vos fusils blottis:
Sous l'eau qui perle en cadence,
Voici les mamans de France
Qui vont bercer leurs petits.

Vous n'entendez pas les voix maternelles
Cadencer pour vous, des airs d'autrefois,
Mais l'écho secret de leurs ritournelles,
Eveille en vos coeurs, l'ombre des vieux toits.

Vous ne savez pas l'instant où leurs bouches
Tendres, à vos fronts, viennent se poser.
Mais les fronts vaillants que ces lèvres touchent
Se lèvent plus fiers, sous l'ardent baiser.

La fleur de la nuit se fane...
Dormez jusques à la diane,
Contre vos fusils blottis:
Parmi l'ombre et le silence,
Voici les mamans de France
Qui vont bercer leurs petits.

Alice ROLLAND.

"Les Roses" Saint-Martin-le-Vinoux
par Grenoble (Isère) France.

CORRESPONDANCE

Nous recevons ceci:
Floride, 10 février 1917.

Cher confrère,
Après avoir reçu toutes les palmes qu'un rédacteur de l'"Escholier" peut recevoir, j'ai poussé l'ambition jusqu'à vouloir me promener sous de vrais palmiers. Aujourd'hui qu'elle se

réalise, mon bonheur est parfait. Pourtant, non! J'exagère. Car, malgré le merveilleux climat et les beautés de ce pays, il y manque encore un Ritz-Gagnon pour satisfaire mon appétit.

Je te la serre ferme,
Ildephonse SANSVERGOGNE.
Pour copie conforme: BING!

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

*"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."*

Lancet.